

Et je prendrai tout ce qu'il y a à prendre (2014)...
Des femmes qui dansent sous les bombes (2016)...
Ne préfère pas le sang à l'eau (2018)...
Ce qui est monstrueux est normal (2019)...
Expressifs et résolus, les titres de ses livres affichent un niveau de décibels très élevé. Ils ne réclament pas réparation, ils se l'octroient. Céline Lapertot parle avec son ventre, terrain saccagé dès l'enfance par un beau-père incestueux, puis lieu d'enfouissement de déchets traumatiques, longtemps siège de somatisations, pour finir par être la source de sa littérature à l'estomac, véhémence, inoubliable.

D'instinct, petite fille, elle cherche le salut par l'écriture, sur la table de la cuisine, dans un logement exigu de Lunéville où toute la famille partage la même chambre. *«Je pouvais écrire ce que je voulais, personne n'irait jamais regarder dans mon cahier. Mon beau-père ne savait pas lire, ma mère se contrefichait de ce que je faisais, et mon frère écoutait sa musique.»* Il a fallu des années avant que Céline Lapertot se rende compte que ses activités littéraires avaient commencé en même temps que les violences sexuelles : *«Ma première nouvelle, écrite à 9 ans et demi, racontait l'histoire*

d'un bandeau rouge sang qui précise : *Récit autobiographique.* Sur la couverture, une fillette hurle dans un porte-voix, debout sur un tabouret. Après trois romans imprégnés de son histoire, parce que *«la fiction n'est pas un mensonge, elle est cette main tendue vers le réel»*, il a fallu que la déflagration retentisse encore plus fort. Céline Lapertot y clame sa volonté de *«donner au lecteur une peinture vivante de la chair, des larmes et du sang, lui transmettre le goût des murs sales et des assiettes vides, lui faire sentir les coups de pied, les martinets dont les lanières ont été renforcées. C'est toute la difficulté de l'écriture, quand on ne souhaite pas seulement qu'elle donne à voir, mais qu'elle donne aussi à sentir, lorsque d'aucuns disent : "Tout ceci n'est que mensonge, personne ne vit cela dans la réalité".»*

Cette suspicion de mensonge, Céline Lapertot l'a prise de plein fouet lorsqu'un policier l'a interrogée, l'année de ses 11 ans : *«Je me suis retrouvée au commissariat en face d'un homme qui avait les mains jointes sur son bureau, et qui me regardait fixement en attendant que je lui dise ce que mon beau-père m'avait fait. Ça pouvait durer longtemps... Ensuite, il m'a volontairement donné une fausse version des faits, pour voir si j'allais la contredire. Je me souviens avoir trouvé ça assez bas.*

Je l'ai ressenti comme une trahison parce que je me suis dit que c'est lui qui mentait, finalement. J'espère que cela a évolué, mais dans les années 90, les méthodes pour interroger les enfants étaient désastreuses. Il faut respecter la victime, lui montrer qu'on la croit, au lieu de lui faire comprendre qu'on est en train de vérifier si elle dit la vérité.» Deux ans plus tard, au procès de son beau-père, elle sera mal à l'aise d'entendre l'avocate de l'accusé minimiser ce qu'elle a enduré : *«Elle faisait son métier. Mais une fois de plus, je sentais ma parole*

mise en doute. On ne peut pas infliger cette violence supplémentaire à un enfant qui en a déjà suffisamment subi.»

Le choc est d'autant plus brutal que Céline Lapertot est arrivée devant la justice grâce à la bienveillance de l'institution scolaire. En classe de sixième, à son professeur de sport qui s'alarme d'un œil au beurre noir et de traces violettes sur son corps, elle sert l'excuse classique d'une chute dans l'escalier. La psychologue du collège la convoque : *«Elle m'a mise en confiance, et j'ai tout balancé.»* Signalement. Placement immédiat en foyer. Renaissance. L'écriture devient une passion. À 12 ans, Céline Lapertot compose des poèmes, écrit des nouvelles, deux romans inachevés. Émerveillés, éducateurs et enseignants l'encouragent ; elle voit s'ouvrir les portes de l'ascenseur social et monte dedans. Elle deviendra professeur de français à son tour, dans un collège réseau d'éducation prioritaire, pour redonner ce qu'elle a reçu : *«C'est fatigant, mais le plaisir de la transmission ne m'a pas quittée. J'aime me dire que j'apporte quelque chose à des élèves qui ne sont pas nés dans la marmite de la culture, issus de schémas familiaux parfois difficiles.»*

LE DIT DE L'INDICIBLE

Dès 9 ans, Céline Lapertot invente des récits d'une violence rare pour son âge, exutoire à l'inceste. Les enseignants vont l'encourager à écrire. Elle ne cessera plus, deviendra à son tour professeur de français. Pour rendre à l'école ce qu'elle a reçu.

d'une fille un peu garçonne qui partait à la chasse, armée d'une hache, et qui tuait un ours. Adulte, quand je l'ai relue, je me suis dit qu'il ne fallait pas avoir fait cinq ans de psychothérapie pour comprendre que l'ours, c'était mon beau-père.»

À l'époque, ses écrits sont pétris d'une violence inhabituelle pour son âge, révélatrice de la douleur indicible qui l'habite alors : *«Il fallait que je couche sur le papier tout ce qui était entré en moi par la force. Évidemment, cela donnait des choses un peu dérangeantes. Comme toutes les victimes d'inceste, je suis sortie de l'enfance trop tôt. Les pédocriminels ne se rendent pas compte qu'ils brûlent des étapes essentielles à la construction psychique des enfants, dont le consentement n'est jamais possible. Je ne comprends pas que certains citent l'Antiquité ou les romans de Zola pour justifier les relations sexuelles avec les mineurs. Je rappelle que, depuis, les droits de l'enfant ont été reconnus ! Et l'espérance de vie a augmenté. Maintenant qu'on peut devenir centenaire, à 7, 10 ou 13 ans, plus que jamais, on est encore un enfant.»*

L'enfant. C'est ainsi que Céline Lapertot parle d'elle dans son dernier livre, *Ce qui est monstrueux est normal*, sanglé



À LIRE

TIT

**Ce qui est
monstrueux
est normal,**

de Céline Lapertot,
éd. Viviane Hamy,
92 p., 12,50 €.

Boule d'énergie aussi lumineuse dans la vie que sombre dans ses livres, Céline Lapertot a toujours pratiqué l'humour, politesse des gens brisés : « *Même les jours où je vais mal, j'ai besoin d'éclater de rire.* » Elle se dit « *entrée en résilience* » depuis longtemps, comme dans une combinaison de survie aux couleurs vives. Mais à chacun son rythme. Convaincue que les hashtags comme #MeTooInceste, #MeTooAmnesie ou #MeTooGay permettent à des victimes de parler sur les réseaux sociaux, à l'abri de l'anonymat derrière leur clavier, sans crainte du regard des autres, Céline Lapertot y perçoit aussi un danger : « *Il y a une injonction à la victime parfaite. Il faut qu'elle ait les bons réflexes, qu'elle aille tout de suite au commissariat avec le sperme encore entre les cuisses, qu'elle trouve immédiatement les termes justes pour raconter. Cela me dérange. Quand on est enfant, on ne connaît rien à la sexualité, on ne sait pas mettre les mots précis. Il faut souvent des années de parcours chaotique, d'autodestruction à répétition pour se retourner sur son passé et se dire que ce qu'on a vécu n'était pas normal. Réussir à parler de son viol, surmonter l'humiliation que quelqu'un ait osé*

prendre votre corps, cela ne se fait pas en dix minutes. Le temps, c'est ce que réclament toutes les victimes. »

Ce temps a permis à Céline Lapertot de se sentir légitime pour devenir écrivaine à part entière : « *J'ai acquis suffisamment d'expérience pour que la forme coïncide avec le fond. Écrire m'a permis de soulever la poussière en moi, de jeter une fois pour toutes ce qui restait de pourriture, de mettre le doigt sur mes erreurs, et d'avancer sereinement en sachant désormais dire non.* » Elle va maintenant explorer d'autres terres d'écriture. « *S'identifier comme victime était primordial. Comprendre ensuite qu'on n'est pas QUE victime est une étape aussi importante.* » Elle sera présente à la rentrée littéraire d'août prochain avec un nouveau livre 1, dont le beau titre résume son parcours initiatique : *Ce qu'il faut de remords et d'espérance* ●

1 Céline Lapertot est éditée par Viviane Hamy.

**« Il faut des années
de parcours chaotique,
d'autodestruction,
pour se dire que
ce qu'on a vécu n'était
pas normal. »**